

*Christophe Carpentier*

**Chaosmos**

**CHRISTOPHE  
CARPENTIER**

**P.O.L**  
Extrait de la publication



# Chaosmos

DU MÊME AUTEUR

*Vie et mort de la Cellule Trudaine*, Denoël, 2008

*Le Parti de la jeunesse*, Denoël, 2010

*Le Culte de la collision*, P.O.L, 2013

Christophe Carpentier

# Chaosmos

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2014  
ISBN : 978-2-8180-1936-8  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

*Pour Julien et Raphaël, mon doublé gagnant*



# L'ONDE



*L'avenir appartient à la gentillesse.*

Baronne Berthe von Suttner

*Ta gueule, sale pute.*

L'Avenir



# 1

Ned Peterson est sur le quai de la ligne F, station B'way-Lafayette Street, il rentre chez lui à Brooklyn. Il n'est pas très tard. Si Meryl a envie d'un extra, ils auront encore le temps d'aller boire un verre au Village ou de flâner sur les bords de l'Hudson. Ned secoue la tête, puis il crache en direction des voies, à quoi bon imaginer que Meryl et lui auront le cœur à aller se promener bras dessus bras dessous alors qu'un quatrième combat de regards vient de faire un mort de plus à la station Tremont Avenue ? Et pourquoi pas s'arrêter devant les reflets de la lune et citer des vers de Virgile, de Blake ou de Yeats tant qu'on y est. Il regarde son métro sortir du tunnel, puis crache de nouveau sur les voies une salive trop sèche pour être avalée. Sept morts en deux jours, dit Ned l'air de ne pas y croire, cinq duellistes et deux usagers victimes de balles perdues, une hécatombe que mon service n'a pas su anticiper et qu'il me reste maintenant à expliquer, mais qu'est-ce qui se passe putain de merde ?

Le métro arrive à quai, ce fameux métro de NY qui lui a tant servi durant ses études, et plus tard, pour l'écriture de

ses essais. Ce bon vieux MTA qui brasse tout ce que l'Amérique et le monde comptent d'ethnies, Ned l'a choisi très tôt comme vivier d'analyse et d'expérimentation, ce n'est donc pas surprenant que les signaux d'alerte des balises de vigilance qu'il a créées se soient déclenchés ici même dans ces souterrains où circulent toutes les tensions urbaines possibles et imaginables. Il ouvre la porte de la rame d'où se déversent une vingtaine de personnes qui foncent droit devant elles, pressées qu'elles sont de se débarrasser au plus vite de ce temps perdu dans les transports en commun. Quelle erreur, se dit Ned, de mépriser le trajet qui vous amène le matin au boulot et qui le soir vous ramène chez vous, il serait temps de faire une vaste campagne de valorisation des trajets en transports en commun, il faudrait que j'en parle au nouveau maire, Lars Bradley, un brave type, il me répondra qu'il n'a pas de fric à mettre là-dedans et que c'est aux gens de comprendre ce qui leur arrive de bon, mais ça c'est une connerie monumentale, le bon côté des choses y'a longtemps que les gens ne savent plus à quoi ça ressemble. Il trouve une place sur une banquette, s'assure qu'une personne âgée ou invalide n'en a pas plus besoin que lui, puis il en prend possession le temps de quinze stations jusqu'à Bay Parkway. Il pose sa mallette sur ses genoux et s'adonne à son passe-temps favori, le prélèvement d'indices comportementaux sur des inconnus qui, parce qu'ils appartiennent à la même espèce de mammifères évolués, les humains, ne sont pas tout à fait étrangers les uns aux autres.

Pour vivre votre passion du golf, le mieux est encore de faire un parcours, un dix-huit trous plutôt qu'un neuf trous.

On peut bien sûr lire une revue de golf, la lire avec jubilation et intérêt, prendre des notes, se lever et mimer un swing ou deux, le résultat sera très éloigné de ce que vous procure l'acte sportif en lui-même. De la même façon, pour vivre votre passion de la plomberie, le mieux pour vous est d'être à plat ventre sous un évier bouché, là encore il n'y a pas de faux-semblant, on a les mains dedans ou on ne les a pas, on est plombier quand on fait de la plomberie, on ne l'est plus vraiment quand on en parle ou quand on n'en fait pas. Par exemple, un plombier qui prend le métro ou qui déjeune au resto n'est plus vraiment un plombier, il ne le redeviendra qu'au moment où ses mains toucheront le tuyau de raccordement ou toute autre partie d'un réseau d'évacuation d'eau. La chance de Ned Peterson est de pouvoir assouvir sa passion de psychologue spécialisé dans les tensions urbaines quel que soit l'endroit où il se trouve, aussi bien dans son lit que dans une rame de métro. Les matériaux dont il a besoin ne sont ni un parcours de golf ni un évier, mais l'humanité dans son extrême diversité, une humanité qui, contrairement à un dix-huit trous ou une fuite d'eau, se laisse enfermer dans des raisonnements théoriques qui la rendent facilement transportable, on ne connaît rien de plus compactable que sept milliards d'individus. Ned Peterson les porte en permanence sur lui, vous ne l'entendrez jamais se plaindre de la place ou du poids que tout ce petit monde prend dans sa tête.

Ned a créé il y a vingt et un ans le premier Institut de Vigilance des Tensions Urbaines avec le soutien du maire de New York de l'époque, Nash Hastings, qui avait été impressionné par la lecture de son dernier essai intitulé

*La Rupture amoureuse comme nécessité sociale.* Dans cet essai, Ned démontre que bon nombre de ruptures amoureuses, qu'elles se produisent dans le mariage ou hors mariage, sont motivées non par le désir d'être plus heureux ailleurs, mais par le besoin de tester sur autrui notre propre pouvoir de destruction en réaction à celui qu'exerce insidieusement sur nous la société à longueur de temps. Son essai traite d'une trentaine de cas, tous différents quant à l'âge, l'orientation sexuelle, le niveau social ou le milieu culturel des protagonistes, mais qui tous mettent en scène des couples qui se sont séparés sans raison majeure, alors que l'amour paraissait au beau fixe entre eux. La femme ou l'homme prend subitement la décision de rompre, et rien ne peut l'en faire changer d'avis, il ou elle paraît comme possédé(e) par la nécessité de faire aboutir ce saccage jusqu'à son terme, puisqu'il s'agit en effet de détruire un monde en place pour la seule satisfaction de trôner sur ses décombres. Ce que met en avant l'essai de Ned, c'est qu'en brisant le cœur de l'être aimé, en faisant voler en éclats leur foyer, ces hommes et ces femmes, tous socialement intégrés, ont obéi au besoin impérieux de réaffirmer un instinct de puissance qui s'était étiolé au fil des années au contact d'une société de plus en plus aliénante et anxio-gène. Ces hommes et ces femmes agissent avec d'autant plus de férocité et d'insensibilité qu'ils sont couverts par la loi qui ne punit pas le fait de quitter quelqu'un. À la suite de cette lecture, le maire Hastings invita Ned à dîner, Ned en profita pour lui exposer sa vision du monde urbain, un monde qui a de plus en plus de difficultés à évacuer les ten-

sions qu'il engendre, un monde dont les salles de sport, les quelques zones de verdure, les cinémas, les lieux de culte et les prostituées sont impuissants à endiguer à moyen terme une poussée inexorable de violence canalisée jadis par les guerres. Sa phrase jetée comme une mine incendiaire au moment du dessert, « le jour où le taux de suicide des New-Yorkais commencera à baisser il sera trop tard pour appeler à l'aide monsieur le maire, car cela signifiera que les gens en ont marre de retourner la violence contre eux », décida Hastings à créer à la demande de Ned un Institut de Vigilance des Tensions Urbaines dont les deux principales missions sont encore aujourd'hui a) de répertorier tous les faits de violence, des plus anodins aux plus graves, ayant lieu sur le territoire de New York, b) de chercher à anticiper toute poussée de violence collective du type de celle qui s'était produite à Los Angeles après le passage à tabac de Rodney King en 1992, une éternité.

Ce qui était nouveau, lorsque cet Institut fut inauguré dans un bâtiment public situé sur Astor Place, par une belle journée ensoleillée de mars 1999, c'est qu'on ne considérait plus les tensions relationnelles à NY seulement à travers le prisme des violences de forte amplitude criminogène comme les assassinats, les viols ou les braquages de banque, mais aussi en tenant compte des tensions beaucoup plus normalisées, comme les ruptures amoureuses, ou beaucoup plus discrètes comme les suicides, les violences conjugales, les naissances sous X, la fréquentation des sites pédophiles sur Internet, ou encore les insultes raciales qui, même quand elles ne débouchent

pas sur une rixe physique, mettent en évidence une faille dans le rapport à l'Autre. Convaincu que malgré l'isolement croissant des individus, et la bunkerisation des lieux privés de vie, l'humanité reste à jamais un seul champ de bataille et de joie hors de toute compartimentation, et que sur cet *open space* livré aux quatre vents du possible les émotions peuvent vous lever une armée d'assassins en un rien de temps, Ned obtint de la mairie des crédits suffisants et des locaux bien équipés pour y installer une équipe de psychosociologues chargés de prendre le pouls de la ville et de ses humeurs, il les recruta parmi ses meilleurs élèves à l'université et parmi ses amis professeurs.

Deux ans et demi après la création de ce premier IVTU eurent lieu les attentats du 11-Septembre. Une paranoïa endeuillée recouvrit la ville, la méfiance s'installa entre les habitants en même temps qu'un incroyable sentiment d'appartenance à une même communauté de destins brisés. De nombreux incidents furent signalés majoritairement à l'encontre des populations d'origine musulmane, à la fois dans le métro, dans les bars, dans les supermarchés, mais surtout au niveau de Ground Zero dont la béance fumante canalisa durant des mois l'aigreur de tout un peuple. Ned eut alors l'idée de créer des escouades mobiles de psychosociologues qui avaient pour but de collecter sur le terrain les éventuelles poussées de violence liées à ce sentiment si particulier qu'il appela *sentiment de précarité face à l'Histoire*, sentiment auquel aucun américain, et donc aucun New-Yorkais, n'avait été encore confronté depuis la création des États-Unis d'Amérique, pas plus durant la guerre

de Sécession qu'après la défaite au Vietnam. Ils furent d'abord cinquante agents à arpenter le pavé, tous relevant de la seule autorité de Ned Peterson, puis soixante-dix. La crise des Subprimes de 2008 les fit monter de manière préventive à deux cent vingt, les faillites et les expropriations avaient lieu par dizaines de milliers un peu partout sur le territoire et faisaient craindre un soulèvement massif des endettés, soulèvement qu'il fallait être capable d'anticiper.

L'anxiété retomba toutefois dans les rangs des agents de l'IVTU dès l'année 2009. Corroborant toutes les théories échafaudées par Ned Peterson dès ses premiers essais publiés dans les années 1990, la société américaine et donc new-yorkaise était en effet parvenue à assimiler les tensions liées à la crise économique en les recyclant à travers le réseau de tensions intimes traditionnellement présentes dans toute société humaine évoluée, à savoir les divorces, les ruptures amoureuses, les suicides, l'inceste, la maltraitance sur enfants, personnes âgées ou conjoints, les abandons d'enfants, les naissances sous X, les démissions professionnelles sans préavis, les échecs scolaires, la boulimie, l'anorexie, l'alcoolisme, le recours aux drogues dures, le non-paiement des pensions alimentaires, l'endettement compulsif, etc., etc. Tous les curseurs étaient dans le rouge mais au moins aucune horde de sans-culottes sans foi ni loi ne dévastait les galeries marchandes ou les banques, l'heure du Chaos n'avait pas encore sonné, la population désenchantée préférait s'automutiler, se consumer dans ses propres bûchers que de déferler sur la Maison-Blanche. Tout comme après la gestion politique pourtant détestable de la

tempête Katrina qui avait dévasté La Nouvelle-Orléans, aucune ambition révolutionnaire ne s'était emparée des nouveaux déshérités ou des nouveaux sans-logis, pas plus en 2004 qu'en 2008 et 2009, les Américains comme le reste du monde frappé par la crise des Subprimes étaient encore conditionnés à retourner leurs rancœurs et leurs frustrations contre eux-mêmes plutôt qu'à demander des comptes à qui de droit, mais rien ne pouvait prédire avec certitude qu'il en serait toujours ainsi.

Les quatre combats de regards qui ont eu lieu ces dernières quarante-huit heures n'ont causé que sept morts, ce qui ne représente pas un dixième du nombre de personnes qui vont décéder cette nuit à NY des suites d'une addiction au tabac, mais l'étrange similitude de leur déroulement avec les duels du Far West a de quoi désarçonner Ned Peterson. Aujourd'hui ce ne sont plus que quatre-vingt-six agents qui sillonnent en permanence les rames du métro de NY, mais aussi ses boîtes de nuit, ses jardins publics, ses salles de spectacle, ses supermarchés, bref, tous les lieux où la promiscuité peut engendrer du conflit. Leur rôle n'est pas d'intervenir mais d'interpréter et de décoder les circonstances exactes dans lesquelles une ambiance s'est brutalement enflammée. À chaque fin de mois est dressé quartier par quartier un portrait psychologique de la ville qui est superposé aux portraits précédents, nul doute que les quatre combats de regards vont venir troubler la sérénité plastique qui était de mise jusqu'ici.